





ET ÇA, ÇA SE MET OÙ ?

**Direction éditoriale :** Stéphane Chabenat  
**Éditrice :** Marine Foufelle  
**Conception graphique et mise en pages :** Soft Office  
**Conception graphique de la couverture :** 2li

Les Éditions de l'**Opportun**  
16, rue Dupetit-Thouars  
75003 Paris  
[www.editionsopportun.com](http://www.editionsopportun.com)

MARIE DAMPOIGNE

**ET ÇA,  
ÇA SE MET OÙ ?**



*O*poche



# « Comment vous êtes arrivée là ? »



**À** la question : « Vous êtes vendeuse ? », je répondais systématiquement par un « Oui » franc et parfois un peu agacé.

« Bah, c'est-à-dire qu'on n'imagine pas une fille comme vous dans un sex-shop ! »

Une fille comme moi ne peut pas travailler dans un sex-shop ? Cela voudrait dire qu'il y a une condition physique et morale particulière pour exercer ce métier ?

Ces interrogations témoignent d'un certain encroûtement des mœurs. Comprenez qu'il faut être de petite vertu pour travailler dans un tel lieu. C'est édifiant. Certes, Pigalle souffre toujours d'une réputation frelatée, qui l'empêche de se gentrifier. Et pourtant, je lui trouve un charme désuet, mais authentique. Sur ce boulevard interlope se côtoient

toujours commerçants, travestis, transsexuels, tout-venant, touristes, maraudeurs, pervers, voyeurs, tout cela dans une harmonie relative. Étudiante, je cherchais à occuper mon temps libre avec un travail alimentaire. Mes candidatures restaient sans réponses. Ces raisons m'ont poussée, un soir d'été, à entrer dans l'un de ces sex-shops. La devanture bariolée semblait floutée par une pancarte manuscrite sur laquelle on pouvait lire « Recherche vendeuse, urgent. »

« Et pourquoi pas ? », pensais-je. Travailler dans un petit sex-shop de quartier avec le patron lubrique et le film porno en fond sonore n'était pas envisageable. Mais un grand sex-shop avec pignon sur rue l'était.

Comme un papillon de nuit attiré par la lumière froide des néons, je me suis avancée vers les portes mécaniques qui s'ouvrirent en grand.

Pas encore dedans, mais plus vraiment dehors. Cette zone grise laissait voir une myriade de produits hauts en couleur, soigneusement rangés sur des étagères surpeuplées.

Les gens rigolaient, s'apostrophaient, alpaguaient des vendeurs... comme dans un magasin normal.

Une fois entrée, je suis accueillie par le regard inquisiteur du vigile. D'une voix incertaine, je lui demande de m'indiquer le responsable du magasin. Il désigne du doigt

un homme d'une trentaine d'années. Un bel homme, taillé en V, rasé de près, portant un tee-shirt blanc, un jean et une paire de baskets. Je me dirige vers lui, chassant l'image clichée du taulier pervers ventripotent. Il me salue et écoute d'une oreille attentive mon laïus. Il s'enquiert de mes motivations, et tente de jauger mes connaissances sur la marchandise par le biais de quelques questions auxquelles je réponds calmement. Sans être une addict des sex-toys, j'étais et suis d'une incorrigible curiosité, ce qui semble peser dans la balance.

Il prend mes coordonnées et me donne rendez-vous le lendemain, en me priant de bien vouloir apporter mon CV et ma carte Vitale.

Il passe derrière la caisse, genre de forteresse bardée d'objets hétéroclites allant du briquet figurant des femmes nues aux porte-clés-phallus, en passant par les boules antistress en forme de seins, et me tend la main pour me saluer.

Quittant cette atmosphère bigarrée, je prends conscience du fossé qui existe entre l'image que l'inconscient collectif se faisait des sex-shops et la réalité.

Le lendemain, il m'attend avec un contrat préétabli. Je lui tends mon CV, qu'il parcourt comme une vulgaire formalité. Il aborde plusieurs sujets, dont celui des horaires. Il a besoin

de moi sur un créneau de nuit : 18 h-2 h du matin.

J'acquiesce sans vraiment mesurer les difficultés. Il fait glisser sur la table mon contrat et m'encourage à le lire attentivement. Après avoir décrypté les quelques feuilles, je ne trouve rien d'anormal et appose ma signature en bas de la dernière page.

Ça y est, je suis des leurs, enfin, pour une période d'essai du moins.

Il me propose de commencer ma formation tout de suite avec une des vendeuses phares. J'accepte avec enthousiasme. Morgane me bringuebale dans tous les rayons, décryptant avec moi les produits, les jouets et les accessoires. Certaines marques, voire certains jouets sont familiers, mais cela semble dérisoire vu l'infinité de références. En une heure, j'avais englouti des milliers de références, et une soudaine impression d'ivresse s'emparait de moi. Après avoir salué mes futurs collègues, je reprenais le chemin de la maison, surexcitée à l'idée de commencer cette nouvelle aventure sociale.



# Au boulot, ma fille !

**L**e dimanche, les clients sont chers et les vendeurs se battent pour les conseiller.

Un homme, suivi d'un jeune homme et d'une jeune fille, entre dans le magasin.

Mon collègue se rue sur eux et les embarque dans les rayons. J'en profite pour les observer. Les deux hommes sont aux anges, ils se marrent en se tapant la cuisse devant les tailles démesurées de certains accessoires. La jeune fille a l'air d'être en enfer. Cachée derrière ses longs cheveux bruns, elle souffle, traîne les pieds et peste quand l'un des deux tente une blague. Mon collègue écoute la requête du client et lui présente plusieurs produits.

L'homme en attrape un au hasard et l'embarque vers la caisse. Il jette son dévolu sur un jouet ventousable démesurément large. Il passe à la caisse en vitesse, accompagné de son acolyte, paie et cherche sa victime du regard.

La jeune fille les rejoint. Les joues cramoisies de colère ou de honte, elle se voit offrir ledit jouet en guise de cadeau d'anniversaire. L'homme, qui est en fait son père, lui balance un « Allez, ma fille, t'as 18 ans maintenant... Au boulot! », avant de se perdre dans un rire gras.

La jeune fille, accablée par la honte, prend la fuite en jetant le cadeau empoisonné dans le caniveau. Les deux crétins la suivent en se justifiant d'un « Oh, hé, on déconne ».

Plus tard dans la soirée, notre copine travesti qui occupe notre morceau de trottoir entre victorieuse dans le magasin. Elle tient dans les mains la boîte contenant le jouet préalablement bafoué par la jeune fille. Je lui explique l'origine du jouet; indifférente, elle conclut par: « Le malheur des uns fait le bonheur des autres. Allez, j'ai du boulot, à plus tard! »



# Bifle inopinée

**M**es clients me fascinent : de tous âges, de tous horizons, ils viennent traîner leurs guibolles dans mon échoppe. Je les regarde, tente de décrypter leurs attitudes, leurs envies, leurs besoins...

Une dame d'un certain âge entre dans le magasin. Elle est coiffée d'un bonnet en laine et emmitouflée dans un long manteau gris. Elle observe au travers de ses culs-de-bouteille les rayonnages fournis et bariolés qui s'offrent à elle. Partagée entre l'incompréhension et la curiosité, elle s'approche à pas de loup du rayon des « jouets » réalistes. Ses yeux s'écarquillent devant la variété de formes et de couleurs. Des roses, des noirs, des jaunes, des petits, des gros, des longs, des poilus (oui, oui), bref, un rayon très représentatif. Elle semble attirée par un modèle situé sur une étagère un peu trop haute pour elle. Piquée par la curiosité, elle regarde à droite, puis à gauche afin de s'assurer qu'elle

n'est pas observée et tend le bras vers l'objet. Elle tend le bras à se le décrocher, se met sur la pointe des pieds pour tenter de l'atteindre. Elle le touche du bout des doigts en tentant de le faire basculer pour le réceptionner. Basculé, oui. Réceptionné, non. Le jouet d'exposition flaccide lui tombe sur le visage, et résonne en un claquement sur sa joue, avant de s'écraser au sol. Choquée, tenant sa joue, elle fixe son molesteur gisant à ses pieds.

« Ça va, Madame ? Vous vous êtes fait mal ? »

Elle me lance un regard penaud et découvre sa joue, laissant apparaître la trace rouge de forme suggestive laissée par la mornifle. Je retiens tant bien que mal un fou rire carabiné et fais diversion en ramassant le jouet par terre.

« Vous vouliez le voir peut-être ? Je peux vous en sortir un neuf de la boîte. »

D'une voix lasse, elle me répond « J'en ai assez vu pour aujourd'hui. »

Avec ce même air hébété, elle prend le chemin de la sortie en traînant des pieds et disparaît sur le boulevard. Soulagée par la tournure des événements, j'imagine néanmoins comment j'aurais dû expliquer ça aux secours...

La curiosité est un vilain défaut !

## **ILS ONT OSÉ...**

### **... me raconter**

Un couple discute devant le rayon des jouets télécommandés et semble comparer deux modèles. Il s'agit de jouets en forme d'œuf dont on peut augmenter la vibration avec une petite télécommande. Je m'immisce poliment dans leur débat et propose d'ouvrir les deux boîtes pour qu'ils puissent se faire une meilleure idée. L'homme, la main dans la poche, refuse, le sourire aux lèvres. Sa compagne couine et se dandine. Je fais le rapprochement tout de suite. Le jouet a déjà été acheté et... consommé!

### **... me baratiner**

Alors que je discute derrière la caisse avec un de mes collègues, deux jeunes hommes entrent dans le magasin et s'approchent de nous. Le premier, blond, taillé en V, a des faux airs d'Elon Musk. Le second semble gêné et préfère rester dans l'ombre. Le premier nous demande une fiole de poppers et nous fait confiance sur le choix. Mon collègue lui tend la fiole en les regardant, lui et son acolyte. Sentant tout d'un coup le besoin de se justifier, le client lance: «C'est pas ce que vous croyez, nous on utilise le poppers à des fins psychédéliques.»

# Bonne année !

**À** minuit, cette année maudite prendra fin. Je n'ai jamais vraiment aimé fêter le Nouvel An. Eh bien, je déteste encore plus travailler le soir du Nouvel An !

Un peu avant le début de mon service, mon chef me fait part de son appréhension quant à l'affluence et me demande d'être prête à ne plus savoir où donner de la tête. 18 heures : mon service commence, et ressemble à un service parfaitement ordinaire. Le temps passe et les touristes désertent le magasin pour aller dîner dans l'un des grands cabarets du boulevard de Clichy.

La fréquentation s'essouffle et laisse place à une faune esseulée et déjà bien imbibée. Préalablement contraint de laisser sa bouteille de tord-boyaux à l'entrée du magasin, un homme « pas tibulaire, mais presque » chancelle dans ma direction. Il prend appui sur un présentoir et fait tomber les jouets en

exposition. Alors qu'il se baisse pour les ramasser, il tombe de tout son long sur le carrelage en braillant. Je m'empresse de le relever en m'assurant qu'il ne s'est pas blessé. Il me gratifie d'un « Merci, mon petit » dont les effluves chargés de whisky anesthésient presque une partie de mon visage. Il tente à présent de communiquer avec moi et semble tirer des mots au hasard pour former une phrase surréaliste, à la manière d'un cadavre exquis. J'essaye tant bien que mal de me délester du bougre en feignant de travailler. C'est un coriace. Pendant qu'il baragouine dans sa barbe, je lance un appel au secours du regard à mon chef, qui discute à la caisse avec un client. Ce dernier, très intuitif, comprend ma détresse et surtout mon incapacité à travailler correctement.

Il invoque alors notre botte secrète anti-chieurs : « Marie ! Téléphone ! »

Je prends congé du soiffard en justifiant que le devoir m'appelle et radine en vitesse vers la caisse. Vexé, l'homme prend le chemin de la sortie, s'arrête à mon niveau et me dit dans un dernier souffle tassé : « À bientôt, mon petit, il n'y a que les montagnes qui ne se croisent pas, hips ! »



# Chienne de vie!

**J**'ai eu des clients improbables au magasin. Mais celui-là les devance tous.

Un couple déambule dans le magasin depuis un moment. Leurs corps étant masqués par les rayons, je ne vois que leurs têtes. Elle porte les cheveux courts grisonnants. Lui a le crâne décoré d'une vaste tonsure. Elle ne cesse de lui donner des ordres, sans pour autant que ce dernier lui obéisse.

Ils se dirigent vers moi, précédés d'un jack russell pressé de découvrir ce qui se trame à mes pieds. Je comprends alors que les « couché ! » autoritaires lui étaient destinés.

Elle me demande de lui garder son chien le temps qu'ils aillent essayer des tenues en cabine. Lui semble ravi de se débarrasser de la bête pendant quelques instants. Elle me confie la laisse du chien et explique au canidé qu'ils n'en ont pas pour longtemps. Dubitative, je laisse passer ce trait d'affection exagéré en me

rappelant que je fais de même avec mon chat. La laisse bien en main, je m'en retourne vaquer à mes occupations.

Un client m'alpague pour quelques renseignements sur un jouet. En lui expliquant le fonctionnement de l'outil, je tente de retenir l'animal qui semble attiré par un produit exposé sur le présentoir derrière moi. Le client n'a d'yeux que pour le chien, et ne se soucie guère de mes explications. Excédée, je range le produit dans sa boîte. Je me retourne vers le cabot, et pousse un cri d'horreur.

L'animal se fait les dents sur un jouet en exposition. Je me précipite dessus et tente en vain de le lui ôter de la bouche, effrayée par les grognements menaçants de la bête. Miracle, il mord sur le bouton d'allumage du jouet, qui lance la vibration et la rotation. L'animal est alors décontenancé devant ce ver luisant de salive et couvert de stigmates. Je saisis l'engin meurtri avant de le ranger dans un tiroir. La laisse m'échappe des mains, permettant au chien de partir dans une course effrénée dans les rayons. Paniquée à l'idée que mon chef m'engueule, je me mets à courir derrière l'animal. Le fourbe se faufile entre les jambes des clients, glissant de temps en temps sur le carrelage.

Toute proche de ma cible, je me penche en avant pour récupérer la laisse virevoltant

derrière le chien, avant de m'emmêler les pieds, de me retrouver à terre et de subir le regard hilare du chien fier de son coup. Après m'être relevée, je poursuis vaguement la recherche du chien, sans succès. La maîtresse remonte les escaliers l'air furibond. L'homme a les bras chargés de tenues, et la femme porte le chien comme un enfant apeuré. *Comediantes ! Tragediantes !*

La femme me sermonne sur mon manque de vigilance. Son mari et moi nous regardons en chiens de faïence. Agacée par sa tirade, je lui tends le jouet achevé par sa progéniture, en lui conseillant de s'adresser à mon chef.

Le mari, muet, fixe inlassablement le jouet collant de bave que lui tend sa femme et tente de dégager une main pour l'attraper. Elle me tourne le dos sans même me dire au revoir, et frappe sa main libre sur sa cuisse pour appeler son mari. Ce dernier la suit la mine basse, comme un chien qui a fait une bêtise. La chienne aboie, la caravane passe.



## LES RISQUES DU MÉTIER

J'accompagne un client vers la caisse, et nous passons devant le présentoir à poppers. Il s'arrête devant la myriade de gammes et me raconte la première fois qu'il en a pris. C'était pendant une soirée arrosée. Une fiole de poppers circulait de nez en nez. La petite bouteille de liquide euphorisant arriva dans sa main, son ami ironisa et lui lança : « Allez, cul sec ! » Ignorant tout de la prise de poppers et passant complètement à côté de ce trait d'humour, il prit une lampée et recracha immédiatement tant le liquide avait calciné ses papilles. Affolé, son ami s'empessa de lui rincer la bouche. Il s'en est bien sorti, heureusement. Prenons une minute pour rappeler que le poppers est une substance qui s'inhale et qu'elle n'est absolument pas synonyme de soirée réussie.

# Celui qui dit qui y est

**L**e dédouanage intempestif est une pratique presque obligatoire pour la plupart des clients. Il émane des clients nerveux, un peu honteux de leur visite dans un sex-shop, qui se cachent derrière un « c'est juste pour regarder ». Ce doit être fatigant de se justifier pour tout et n'importe quoi.

## **Il existe plusieurs catégories.**

### **– Les courageux, mais pas téméraires**

Caractérisés par une forme assez étrange de dualité, ils sollicitent les vendeurs, mais restent très vagues quant à leur recherche précise, initiant alors un jeu de « Qui est-ce ? » interminable. Cette catégorie est assez féminine et s'intéresse le plus souvent aux films pornographiques.

Une femme tourne en rond dans le rayon DVD. Alors que je me dirige vers elle, elle semble paniquée et se justifie immédiatement : « C'est pas pour moi, c'est pour la belle-sœur de ma voisine. » Bien au fait de son subterfuge, je me contente de faire comme +si de rien n'était et tente de l'orienter du mieux que je peux. La précision de sa recherche et les pépites dans ses yeux la trahissent. Elle repart avec son butin, soulagée.

### **– Les menteurs du dimanche**

Leur audace me fascine, surtout quand ils sont clients réguliers. À trois ou quatre reprises, j'ai vendu du matériel BDSM à un acteur français. Qui préfère visiblement les rôles impliquant des tenues de cuir et des bâillons que celui d'un fameux personnage de BD. Trop obnubilé par ses achats, il oublie la vendeuse qui s'occupe de lui et me ressort perpétuellement le même bobard : « C'est pour un tour-nage. »

Cinéphile, je me risque à lui demander des détails sur ce nouveau film si stimulant. Il bafouille, bégaye, change de sujet : grillé !

### **– Ceux qui nient, mais...**

Cette catégorie est presque uniquement peuplée d'hommes, généralement intéressés par

le plaisir anal, mais soucieux d'affirmer leur virilité à la personne qui les conseille.

Le rayon des stimulateurs prostatiques est, pour cela, un vrai mystère. Je m'approche d'un client qui est en train de lire l'étiquette d'un stimulateur prostatique. Mon arrivée suscite chez lui un sursaut nerveux et il rattrape de justesse le jouet qu'il tient à la main. Je lui propose des renseignements sur l'article qu'il regrette d'avoir choisi et qu'il s'empresse de ranger à sa place en me disant : « Non, non, je suis pas un pédé. » Je tente tant bien que mal de lui faire comprendre que l'orientation sexuelle n'a rien à voir avec les désirs de chacun. Circonspect, il change de rayon. Je garde un œil bienveillant sur lui. Après avoir choisi quelques babioles, histoire de faire diversion, il fonce vers le rayon dédié à la prostate, attrape sa proie de silicone et détaille comme un lièvre vers la caisse.

J'intègre complètement la gêne que l'on peut ressentir lors d'un achat dans un sex-shop. Je compare souvent cela à une visite chez le médecin. Vous avez un bobo gênant à un endroit encore plus embarrassant, et après avoir cherché sur Internet, vous préférez prendre rendez-vous chez le médecin. Une fois devant la blouse blanche du docteur, vous êtes un peu honteux, et pourtant vous sautez le pas, car vous savez que c'est pour votre santé.

Eh bien, remplacez le champ lexical du médecin par celui du sex-shop, et le tour est joué. Les vendeurs sont là pour examiner vos symptômes, faire un diagnostic et vous donner une ordonnance. La visite au sex-shop est un peu comme un suppositoire : au début, c'est désagréable, mais on se sent mieux après.

